

Ludivine Bantigny, Boris Gobille, Eugénia Palieraki, « Avant-propos - Les "années 1960" : circulations révolutionnaires », *Monde(s)*, 2017, n° 11, Presses Universitaires de Rennes, p. 9 à 12 (BRAND Mathilde DE-FAUX Matis)

Les historiens Gerd-Rainer Horn et Padraic Kenney ont pu qualifier les années 1960 de « transnational moment of change ». Des études transnationales, additionnant études nationales ou globalisantes, ont pourtant été menées, mais ces trois chercheurs se proposent ici de mener une étude plus fine afin de saisir toute la complexité de ce mouvement.

La révolution est un terme lui-même empreint d'un sens historique et politique. Elle apporte avec elle un renouveau, mais empreinte à des pratiques passées. Les années 1960 créent une « communauté imaginée de la révolution mondiale » (Simon Prince), et ces chercheurs tentent d'analyser leurs circulation, diffusion et transmission. Les passeurs ont un rôle important, et permettent de faire émerger une culture révolutionnaire commune, avec des acteurs transnationaux partageant les mêmes codes et aspirations. Ce dossier dessine une cartographie des mobilisations et met l'accent sur les périphéries et le « Tiers-Monde », trop longtemps tenu à l'écart des études, bien qu'ayant ses caractéristiques propres. Il s'agit ici de faire une histoire connectée, en faisant se croiser monde occidental et « Tiers-Monde ». Ce dossier se propose donc d'étudier la circulation de « modèles » (chinois, cubain, africain) ainsi que le rôle des internationales et voyages militants, en terminant par une réflexion autour du « cosmopolitisme de l'action ».

Boris Gobille, « Introduction - Circulation révolutionnaire, une histoire connectée et "à parts égales" des "années 1968" », p. 13 à 36 (BRAND Mathilde DEFAUX Matis)

Les études récentes faites sur mai 68 tendent à replacer les événements dans un espace international, ceci à tel point que l'on parle aujourd'hui de *Global Sixties*. Pour introduire le sujet, Boris Gobille commence par donner une définition de tous les termes, à commencer par celui de « global », pour continuer sur celui d'« année 1968 ». Car étudier les contestations de 1968 à l'international ne se limite pas au mois de mai mais s'étend bien sur toute l'année, voir à la décennie 1960 entière. L'auteur insiste en revanche sur la diversité de contextes et de revendications que l'on a pu retrouver dans les différentes contestations des années 60 (indépendantiste, autoritaire, libertaire, anti-autoritaire, etc.) ; ce qui permet au lecteur de saisir la dimension controversée de ce sujet d'étude. Boris Gobille expose ainsi la difficulté et l'importance du choix de l'échelle à prendre pour étudier et mettre en lien ces événements. Autre difficulté, celle de l'emploi de certains termes utilisés généralement pour décrire ces événements. Le principal d'entre eux, celui de « révolution », souvent employé mais rarement appliqué sur le terrain, car rares furent les mouvements à déboucher sur une « issue révolutionnaire ». Pour autant, d'autres termes comme « insurrection » ou « révolte » ne reflètent pas les représentations contemporaines des événements.

Par la suite, Boris Gobille revient sur les limites de la représentation globale de ces événements. Premièrement, la division souvent faite entre bloc occidental et soviétique. Les travaux de comparabilité ont en effet souvent mis en perspective les différents mouvements du bloc occidental sans inclure ceux de l'Est. Dans cette perspective, l'auteur soulève certaines influences communes comme celle de la jeunesse et de la nouvelle gauche. De même, Boris Gobille souligne également la naissance d'un nouveau sentiment anti-impérialiste ou des revendications post-matérialistes. Autre approche plus structurelle, on pourrait également voir en ces événements les conséquences d'une politisation de la vie quotidienne ou d'une émancipation culturelle de la génération des baby-boomers. À l'instar de ces approches « macro », d'autres s'attardent plus sur les connections et les liens entre les différents événements. L'auteur nous présente alors brièvement comment certains analystes ont établis des liens avec les transformations structurelles et idéologiques des partis de gauche et de l'activisme étudiant (désormais antistalinien, anti-autoritaire, libertaire, etc.). Transformations qui se seraient diffusées sans tenir compte des frontières, et ce grâce à une hausse des échanges culturels transfrontaliers. Autant d'analyses qui ne font que rarement le pont entre Est et Ouest, oubliant ainsi de souligner les influences trotskistes ou socialistes de certains penseurs de cette nouvelle gauche, directement inspirées ou transmises par des échanges avec l'Est socialiste. Cette théorie expose les thèses du globalisme des « libertés » où l'on verrait à l'Est comme à l'Ouest, des populations contestant l'emprise autoritaire d'un pouvoir soit stalinien, soit capitaliste. Une autre approche vient encore rassembler les différents mouvements par une comparaison socio-biographique, c'est à dire en établissant des portraits types des contestataires présents dans chaque cas : on retrouve ainsi la figure du leader d'extrême gauche, du révolutionnaire d'origine juive ou encore celui de l'étudiant en sciences humaines et sociales. Tant de portraits communs qui auraient pu interagir et s'influencer via des solidarités infra-étatiques. Enfin, dernière mise en lien internationale, celle d'une crise globale du système scolaire s'ouvrant à des populations autrefois exclues et amenant par ce biais de nouvelles revendications sociales.

Boris Gobille continue ensuite son analyse en s'attardant sur le « Tiers Monde » pour qui les années 60 représentent une riche période en révolutions. L'année 1968 est en effet perçue par les contemporains comme « l'année du Tiers Monde ». Les années 60 marquent en effet, dans l'imaginaire collectif, un changement de modèle révolutionnaire pour les activistes occidentaux. Ces derniers tournent désormais leur attention vers le Tiers Monde plutôt que vers le bloc soviétique autoritaire. Ceci dit, bien qu'on retrouve quelques correspondances et idéaux communs, Boris Gobille souligne tout de même plusieurs différences notables comme des sens différents apportés à certains mots comme « contre-culture » ou « Nouvelle Gauche ». Autre différence, les moteurs

de ces révolutions qui se projettent plus dans une continuité de la décolonisation récente et ses déceptions. Cela dit, ces révolutions du « Tiers Mondes » ont tout de même été sujettes à une certaine exportation de leurs images à l'internationale et contribué à inspirer d'autre mouvement à travers le monde. Des exportations parfois volontaires comme pour le cas de Cuba à travers la conférence de l'Organisation latino-américaine de solidarité, présentée comme une nouvelle internationale révolutionnaire. Incontestablement, les événements latino-américains inspirent et sont mobilisés par la gauche révolutionnaire occidentale. On peut d'ailleurs relever quelques solidarités et influences des réfugiés d'Afrique du Nord au moment des événements de mai 1968 en France.

Perry Johansson, « China, Vietnam, and the European 1968 : A note on Chronology and World Revolution » (« La Chine, le Viêtnam and l'Europe en 1968 : Temporalités historiques et révolution mondiale »), p. 79 à 94 (GONERA Coralie)

Perry Johansson est professeur assistant à l'université de Hong Kong. Ses travaux se portaient jusqu'à maintenant sur les théories postcoloniales et les études culturelles, interrogeant l'épistémologie politique de la Chine. Aujourd'hui, ils se tournent vers les relations internationales et l'histoire du monde, dans une histoire révisionniste des mouvements sociaux des années 1960, comme la propagande de Beijin et de Hanoi, en Suède.

Le but de cet article, est de faire part de l'évolution des organisations maoïstes européennes, en relation avec la scission sino-soviétique, la révolution culturelle et la guerre du Viêtnam (1955-1975). Cette influence du monde chinois dans les mouvements de protestations joue un rôle dans les événements de l'année 1968. Pourtant, les révolutions en Occident et en Orient ne se déroulent pas dans le même temps, à cette date, la Chine se tourne vers l'intérieur de ses terres, à la suite de la Révolution culturelle (1966-1976). Le rôle chinois dans l'historiographie de l'histoire européenne de 1968 reste mineur. Selon l'auteur, deux raisons expliqueraient cette position : le manque d'archives et de sources chinoises ainsi que la réaction à la propagande de la Guerre Froide, qui affirme la direction de la guerre du Vietnam par la Chine, et qui serait à l'origine des rébellions anticoloniales africaines, et des protestations anti-américaines.

L'historien chinois Chen Jian, basé aux Etats-Unis montre que c'est l'idéologie qui joue le rôle le plus important, dans la politique étrangère de Mao Zedong. Le Parti Communiste de Chine croit en un futur socialisme utopique, dans lequel le capitalisme n'aurait pas sa place, même si une guerre mondiale serait nécessaire. La bataille idéologique avec les Russes a rapidement conduit à des escarmouches frontalières et la menace d'une invasion. La volonté de Mao est donc de placer Beijin comme remplaçante de Moscou. La guerre en Asie du Sud-Est est vitale pour la Chine, qui souhaite que la guerre du Viêtnam engendre des difficultés aux efforts de coexistence pacifique entre l'URSS et les Etats-Unis. Le Tiers-Monde se forme dans l'esprit de Mao dès 1940, il le voit comme une "zone intermédiaire" de pays, ni communistes, ni capitalistes, mais avec un potentiel révolutionnaire. À la création de la République populaire de Chine, des délégations syndicales et culturelles européennes d'orientation socialiste sont invitées en Chine. Au cours de l'année 1967, la diffusion de la parole de Mao devient la tâche la plus importante et le Petit Livre Rouge est traduit et diffusé à l'international.

La Chine s'intéresse à l'Algérie, non seulement pour sa présence sur le continent africain, mais également parce que c'est, à cette époque un département français et qu'elle permet, de fait, d'étendre son influence sur les deux continents. Ainsi, la France et la Suède deviennent des lieux importants où le Front de Libération National, créé des bureaux d'informations. Dès 1964, des organisations de protestations contre la guerre américaine au Viêtnam fleurissent partout en Europe.

En mars et en mai 1968, Mao ne veut plus s'immiscer dans les partis marxistes d'autres pays, eux-mêmes ne doivent plus s'engager dans la révolution culturelle. Il n'approuve plus la diffusion du culte Mao, il ne veut plus que l'on se réfère aux Pensées de Mao Zedong. Dans la décennie 1960, l'Algérie est libérée, les mouvements africains de libérations nationales prospèrent et El Che tente le lancement d'une vague de révolutions dans toute l'Amérique latine. Cette menace communiste mondiale est ressentie par les Américains, et lorsque 1968 éclate, l'élan de la révolution mondiale était déjà enclenchée. Quelques années plus tard, Nixon rencontre Mao. Hanoi, la Chine et les Etats-Unis sont perçus comme les gagnants de ces derniers événements, alors que le mouvement communiste mondial est le grand perdant.

Eugénia Palieraki, « DE PÉKIN À LA HAVANE. La gauche radicale chilienne et ses révolutions, 1963-1970 », p. 119 à 138 (THOMA Anthony PELLEGRINI Corentin)

Eugénia Palieraki, maître de conférences en civilisation latino-américaine à l'Université de Cergy-Pontoise mais également titulaire d'une thèse de doctorat en Histoire contemporaine de l'Amérique latine, nous plonge dans cette Amérique du Sud des années 1960 en proie au processus révolutionnaire, et plus précisément à travers le cas chilien.

Longtemps présentés comme le fruit de la révolution cubaine, les mouvements révolutionnaires prônant la lutte armée en Amérique latine pendant les années 60, leurs origines sont aujourd'hui remises en cause, parlant d'influences multiples en passant par le cas chilien. Les années 2000 permettent un foisonnement d'études touchant à ces phénomènes, rompant avec les précédents travaux jugés « peu globalisants ». La mise en avant d'un processus révolutionnaire global permet de mettre en lumière le caractère transnational des événements, en analysant les circulations révolutionnaires entre Cuba et la « nouvelle gauche » chilienne.

Le phénomène cubain, celui du Che, ne serait plus le seul phénomène ayant enclenché ce vaste mouvement révolutionnaire. Cette nouvelle gauche chilienne (MIR), bien que très réceptrice à la révolution cubaine, dispose d'une réception variable, active et complexe à ce même phénomène. La gauche révolutionnaire chilienne ressort plus fort dans cette Amérique aux nations des révolutions victorieuses, véritables vitrines de l'utopie socialiste. Les organisations précédant la création du MIR (le POR et le VRM) n'accordent qu'un intérêt tardif au cas cubain. Mais plus leur projet de fondation se concrétise, plus l'enthousiasme se manifeste à l'égard de la révolution cubaine. L'objectif réel étant de rallier un maximum d'hommes à une cause commune et vouée à la victoire, qu'importe les réticences et divergences théoriques.

L'attention des futurs militants du MIR se porte d'abord sur le cas chinois, qui tourne rapidement au désintéressement du fait de la non reconnaissance chinoise de ce parti alors trop faible. Le si faible intérêt porté au cas cubain s'explique essentiellement par l'incertitude de son régime. Ce n'est qu'en 1961 (3 ans après l'arrivée au pouvoir de Fidel) que le doute est levé : Castro proclame que sa révolution est léniniste et mariste. Le doute plane sur les membres du futur MIR. De plus, la violence du Che ne fait qu'alimenter les méfiances, beaucoup de ses membres préférant la plume au sabre. Autre facteur, la proximité de Cuba avec les différents partis des autres pays : Castro tout en côtoyant les représentants socialistes, communistes, reçoit aussi les démocrates-chrétiens, véritables ennemis de la cause révolutionnaire. Castro souhaite avant tout entretenir des relations cordiales avec les différentes nations d'Amérique latine. Finalement, c'est le VRM qui se lance en premier dans les discussions avec le leader cubain. Malgré le scepticisme du dictateur à l'égard des trotskystes du POR, ces derniers adhèrent positivement aux effets de la révolution cubaine et perçoivent la nécessité d'ériger le cas cubain comme un modèle révolutionnaire. Les membres du VRM, non-affiliés quant à eux à l'Internationale, en bon anti-impérialistes/américains, se rallient en masse à la réussite cubaine. Celle-ci, très attachée au principe de libération nationale que lui rappelle Cuba, davantage qu'à l'Internationale communiste, ne considère pas le régime castriste comme un centre du pouvoir mais simple source d'inspiration. Reconnu officiellement par Castro, le VRM lui gagne en prestige.

En 1965, la situation permet la création du MIR. Celui-ci s'active cependant à affirmer à nouveau sa volonté d'indépendance vis-à-vis de Cuba. Recevant certes nombre de fonds, les entités au sein du MIR demeurent plurielles. Les trotskystes manifestent à nouveau une antipathie envers le dictateur, divergeant sur le caractère de la lutte sur des fonds théoriques. Dans les années 1962-1965, après la crise des missiles et la Baie des cochons, Cuba adopte des postures plus offensives. Les réticences idéologiques tombent, Castro affirme son soutien envers la plupart des partis révolutionnaires. D'abord enjoint à financer les guérillas latines, les fonds manquent dans la seconde moitié des années 60. Cuba se replie quelque peu sur elle-même prônant davantage de

mesures pacifistes. Pour la « Gauche nouvelle » chilienne, l'île demeure toujours un exemple, mais ses militants commencent désormais à se revendiquer du « guévarisme » plutôt que du castroïsme. Malgré cela, entre 1965 et 1970, le MIR reconnaît enfin et unanimement la révolution de Castro comme leur modèle de référence officiel. Cet attachement peut en large partie s'expliquer du fait de la disparition progressive d'autres références révolutionnaires (Bolivie...) et de l'intensité de la propagande cubaine ainsi que de son impact sur les jeunes. En 1966, deux ans après sa création, le MIR n'est toujours pas reconnu par Cuba et les autres partis de gauche, sûrement du fait de son faible nombre de militants et de ses aspirations trotskystes. Le MIR malaisé, se lance dans des luttes armées (divers braquages) et de sa volonté d'évincer les membres les plus vieux, aux relations ambiguës envers la théorie révolutionnaire de Castro. Le MIR envoie une délégation à Cuba sans y être conviée, elle est reçue par la Jeunesse communiste cubaine. Les jeunes trotskystes font bonne impression, mais le MIR ne reconnaît aucun accord formel de reconnaissance. En plus de cette entente plus cordiale, l'élection d'Allende permet à de nombreux jeunes de se constituer en garde rapprochée de ce dernier, le gain de prestige est sérieux. Le MIR gagne en popularité chez la jeunesse, si bien qu'une université révolutionnaire ouvre dans le Sud du pays. Au programme : marche forcée et quelques tirs de kalachnikovs, alimentent cette obsession du Che et de ses excursions dans les jungles sauvages.

Ainsi, la jeunesse chilienne joue ici un rôle fondamental quant à la revendication de son mouvement à la cause révolutionnaire cubaine. Les effectifs grandis, ses membres perméables à la fois aux idéaux de Castro, tout en dissimulant leur trotskisme, permettent au MIR un premier semblant de reconnaissance cubaine. Gagnant en membres, la bande du MIR gagne en pouvoir dans le Sud du pays, requérant ainsi une plus grande attention de leur modèle... Là où les précédentes générations, trop vieilles, manquants d'effectifs et donc de moyens, ont échoué.

Ludivine Bantigny « Hors frontières. Quelques expériences d'internationalisme en France, 1966-1968 », p. 139 à 160 (WELTER Chloé)

Ludivine Bantigny est maîtresse de conférence habilitée à diriger des recherches en histoire contemporaine à l'université de Rouen, membre du Groupe de Recherche d'Histoire - Université de Rouen Normandie (EA 3831). Elle est spécialiste de la culture et l'activisme politique des décennies 60 et 70, ainsi que de la Nouvelle gauche et de l'histoire de la violence politique. Elle a co-dirigé le numéro de *Monde(s)* dont sont issus les articles présentés.

L'internationalisme est conçu, dans les mouvements ouvriers et étudiants, comme l'un des socles sur lequel s'appuient les revendications portées. Dans son aspect transnational, il s'oppose frontalement à la conception des relations internationales des États et diplomates, des souverainetés nationales, mais s'attache à analyser les expériences et les circulations d'idées à travers leurs acteurs et connexions (associations, mouvements, militants).

La première partie de l'article s'attache à étudier le Comité Vietnam National (CVN), mouvance maoïste fondée à la fin de l'année 1966. Ses tenants adoptent un internationalisme critique de l'URSS et du PC français, sclérosés par le stalinisme. Dès sa fondation, le CVN se matérialise en Comités Vietnam de base, et proclame son soutien au Front National de Libération (FNL) vietnamien. Ils ont pour objectif de faire connaître le programme du FNL auprès des concitoyens français sensibles à la cause anti-impérialiste. Plusieurs débats agitaient les réunions du Comité, notamment sur la transposition du programme du FNL ou la question de la présentation de la violence du conflit armés.

Quant aux supports, les CVB effectuent un travail de traduction de l'hebdomadaire *Le Courrier du Vietnam* pour faciliter la circulation des informations et des idées politiques. De nombreuses brochures sont éditées par Hanoï puis diffusées par les CVB, sur des thèmes ayant trait aux caractéristiques matérielles du conflit. Ce sont donc des sources vietnamiennes qui sont consciemment mises en avant.

L'histoire jouait un rôle important dans les discours internationalistes des années 60, la culture politique était profondément imprégnée de références au passé. On observe une circulation politique qui passe par le transfert, la réappropriation et l'adaptation d'une référence à la croisée du passé et du présent.

La seconde partie de l'article s'attelle à analyser la Jeunesse communiste révolutionnaire (JCR), fondée en avril 1966. Comme le CVN, elle se considère comme une organisation trotskiste internationaliste, qui s'attache à suivre les cours des luttes de classe à l'échelle internationale. Les rencontres internationales sont un rouage essentiel de leur fonctionnement, car elles permettent une circulation des idées, des pratiques, des slogans et des références au travers des militants et des manifestations qu'ils organisent.

La JCR prit une part active dans la dénonciation de l'impérialisme américain au Vietnam (notamment à travers le Comité Vietnam international). En cela, le mouvement garde un recul critique vis-à-vis de la Chine communiste (et donc des maoïstes français), en pleine révolution culturelle et plus que jamais engagée dans le culte de Mao.

La circulation des idées politiques permet une réaction sous couvert d'activisme internationaliste informé. Mais la finalité est aussi de saisir en actes un processus révolutionnaire, restitué historiquement, afin de tirer des conclusions sur l'avenir des luttes révolutionnaires.

Ces deux études de cas démontrent de la complexité de l'internationalisme révolutionnaire : il faut ajuster les thématiques ou les références à la situation, trouver des formes de transmission jugées adaptées, sélectionner en leur sein ce qui semble le plus approprié pour convaincre dans la période donnée. Ces modalités d'engagements transnationaux, jusque dans leurs difficultés, leurs tensions et leurs critiques, ont des conséquences importantes dans le sur-gissement des événements : le mai-juin 1968 français ne se comprendrait pas sans la matrice internationaliste qui caractérise les mois et semaines qui le précèdent.

Anna Trespeuch-Berthelot, « L'interface situationniste et ses paradoxes », p. 161 à 182 (THOMA Anthony PELLEGRINI Corentin)

Anna Trespeuch-Berthelot est une historienne, agrégée d'Histoire et chercheuse en post-doctorat à l'Université de Limoges (histoire contemporaine) née en 1976, ayant soutenue une thèse nommée « Des situationnistes au situationnisme, genèse, circulation et réception d'une théorie critique en Occident ». La thématique de sa thèse est également celle de l'article suivant. Elle a écrit d'autres articles et ouvrages sur le même thème, comme « L'internationale situationniste : de l'histoire au mythe (1948-2013) » ou encore « Guy Debord ou l'ivresse mélancolique ».

Cet article d'Anna Trespeuch-Berthelot porte sur les idées et l'influence du mouvement de l'Internationale situationniste dans les années 1968 et de son rôle d'interface entre les différents pays occidentaux. Pendant cette période, les productions de textes situationnistes circulent et favorisent l'essor du mouvement. Anna Trespeuch-Berthelot montre le caractère inclassable de ce mouvement, qui ne peut se réduire ni à un groupe politique, ni un courant artistique, ou encore moins un mouvement contre culturel. Ce mouvement, créé en 1957 par plusieurs artistes européens envisage une révolution. Les productions artistiques sont utilisées actes militants pour promouvoir une nouvelle vision de la société. Le mouvement rencontre les groupes socialistes puis se rattache aux communistes et mouvements ouvriers en 1958.

Avec les contestations naissantes en 1968, le mouvement s'étend avec des réseaux internationaux. Les intellectuels du mouvement reprennent, se réapproprient l'histoire du socialisme. La lecture de l'histoire est eschatologique, montrant à travers les événements allant de la commune à 1968 les actions ouvrières, socialistes, communistes et syndicalistes qu'une révolution est très proche. Le mouvement s'organise et débute les actions sur le terrain à Paris à partir du 20 mai 1968 (création du CMDO, production et affichage de tracts, etc.). Pendant le mois de mai, le mouvement reste discret, même clandestin selon lui.

En Italie, le mouvement a des espoirs de déclencher une révolution en 1969 ; car les conditions sont réunies (attentats, climat d'insurrection ouvrière, pouvoir fragilisé, PCI contesté, etc.). Guy Debord, un des premiers adhérant au mouvement se dresse comme le leader.

L'Internationale situationniste échange avec d'autres militants, comme par exemple des étudiants anarchistes. En Europe, mais également aux Etats-Unis et au Japon, le mouvement cherche à coopérer avec les petits groupes contestataires, mais peu sont ceux qui soutiennent les situationnistes. Les groupes coopérants sont pour la plupart des étudiants. Les situationnistes sont à la marge du gauchisme, et préfèrent avoir comme icônes des Communards ou des révolutionnaires hongrois de 1956, plutôt que les hommes de Chine et de Cuba. Ce mouvement contre culturel met en avant la créativité, l'amusement et la passion, comme l'art, la poésie, la littérature et la musique.

Afin de permettre la transmission des idées révolutionnaires entre les pays, le mouvement a développé des circuits de références théoriques. Ainsi, des textes sont transmis entre l'Europe et les Etats-Unis. Les textes sont choisis avec importance, car ils doivent être accessibles à la compréhension et à la synthétisation des événements en France ou aux Etats-Unis. Après mai 68, les situationnistes veulent revenir aux premiers écrits théoriques sur les conseils ouvriers pour créer une réflexion en ce sens.

L'internationale situationniste s'est internationalisée, mais il doit faire face à des contraintes matérielles, comme les contrôles de douanes et les points de diffusions des écrits, qui doivent rester confidentiels. Les librairies sont des lieux clés pour les militants. L'intérêt pour ses articles et textes situationnistes est de plus en plus fort. Mais les réseaux demeurent volontairement cachés. Les écrits fascinent, surtout dans les milieux étudiants américains. Des traductions sont faites directement par des jeunes. Il y a ainsi des phénomènes d'acculturation, mais également de réinter-

prétation et de réappropriation. Les contresens sont visibles dans certains groupes, pensant suivre à la lettre les écrits situationnistes. L'ambition internationale dépasse le mouvement : perte de contrôle des traductions, réinterprétations, coûts, etc... Au bout du compte, le contrôle du mouvement est impossible.

Burleigh Hendrickson, David Mayer, Samantha Christiansen, Zachary Scarlett, « Débat autour de *The Third World in the Global 1960's* de Samantha Christiansen et Zachary A. Scarlett », p. 205 à 222 (BRAND Mathilde DEFAUX Matis)

L'ouvrage de Samantha Christiansen et Zachary A. Scarlett, *The Third World in the Global 1960's*, renouvelle le champ des recherches en se focalisant sur le Tiers-Monde lui-même, puis sur ses interactions avec le monde extérieur. Le débat s'ouvre avec l'opinion de Burleigh Hendrickson, pour qui l'ouvrage est globalisant et avec un manque certain, celui des mondes arabe et francophone. L'ouvrage, divisé en trois thématiques, débute avec la première section, « Crossing Borders », dans lequel les auteurs s'intéressent aux mouvements étudiants indiens et chinois et leurs répercussions dans le monde, même si ce point pourrait être encore davantage travaillé. Pour Hendrickson, ce chapitre accomplit néanmoins la tâche difficile des analyses globales multidirectionnelles. Pour lui, ce livre illustre l'émergence concomitante du Tiers-Monde et de la nouvelle gauche et propose une lecture habile et critique des mouvements de solidarité mondiale des années 60. La deuxième partie du volume, « Fresh Battles in Old Struggles », donne une vision à long terme des événements de la décennie 1960. Il rappelle que cela n'a cependant rien de nouveau et la force de ces chapitres réside dans les questions coloniales et postcoloniales qu'ils soulèvent. La troisième partie de l'ouvrage « Unfinished Business », porte une attention considérable sur les mouvements de jeunesse et sur l'activisme dans les campus universitaires du Tiers-Monde, mais pour Hendrickson, il est quelque peu surprenant que les éditeurs ne les aient pas unifiés dans une section thématique pour étudier leurs spécificités. Finalement, il montre que ce livre permet la découverte du Tiers-Monde en tant que territoire critique de l'érudition dans les années 1960.

Le débat se poursuit avec l'opinion de David Mayer, pour qui l'ouvrage ouvre une nouvelle perspective en se focalisant sur une méga-région telle que le Tiers-Monde, les auteurs cherchant à décentraliser les années 1960 en introduisant des lieux moins connus. Mayer dénonce cependant l'inégalité des contributions, par manque de concertation méthodologique entre les auteurs, et choisit de commenter trois points en particulier. Le temps en premier lieu : il n'y a, pour lui, pas d'unité dans la périodisation de l'analyse entre les auteurs, ce livre se limitant aux questions de périodisation conventionnelle, ne s'intéresse pas à la notion de « cycles », et exclut du débat les années 70. Le deuxième point abordé par Mayer est celui des auteurs : l'ouvrage se focalise sur le rôle des étudiants, ce qui est regrettable, puisque sont mis de côté les travailleurs. Il dénonce aussi le peu de clarté sur les mouvements de gauche. Le dernier point soulevé est celui de la « relationalité ». Il rappelle que la recherche de liens réels entre des lieux et des acteurs n'a pas été l'objectif central du livre, bien que des pistes soient données au lecteur, mais il réussit à intégrer le Tiers-Monde parmi les acteurs du premier monde. Le grand absent de ce livre est néanmoins le « socialisme » en tant qu'idéologie directrice, et donc le Second Monde. Ce volume sur le Tiers-Monde dans les années 1960 a le mérite d'ouvrir le débat. Néanmoins, il appelle à ce que les futurs volumes tentent des interprétations plus ambitieuses et cohérentes sur les plans conceptuel, méthodologique et catégorique.

Les auteurs de l'ouvrage soumettent une réponse. Ils reviennent sur la « critique » de David Mayer quant à la périodisation choisie, en soutenant que pour une unité géographique si grande et pour embrasser l'ensemble des phénomènes, il ne fallait pas imposer une périodisation, au risque d'altérer la compréhension. Ils reviennent également sur la critique faite sur l'absence du second monde, mais qui est un sujet étudié plus récemment, et regrettent que Mayer utilise indifféremment les termes de socialisme et de second monde. Quant à la critique d'Hendrickson, ils rappellent que ce travail est un échantillon qui se veut forcément imparfait. D'autre part, ils rappellent aussi que le tiers monde n'était pas seulement une partie des années 1960 ; il était le cadre à travers lesquels les activistes articulaient et définissaient leurs mouvements. Les chercheurs doivent plutôt utiliser les études de cas présentées dans ce volume pour élaborer de nouvelles méthodologies, théories et paradigmes. Plutôt que d'apposer le Tiers-Monde à la structure existante, ils ex-

pliquent être honorés de participer à alimenter les recherches et débats sur les *Global Sixites*, d'autant plus à l'aube du cinquantième anniversaire de l'événement (article écrit en 2017).